



JULIETTE MORILLOT

Les
orchidées
rouges de
Shanghai

ROMAN



JULIETTE MORILLOT

LES ORCHIDÉES ROUGES DE SHANGHAI

Corée, 1937.

Alors que toute l'Asie ploie sous la pression impérialiste japonaise, Sangmi, une jeune Coréenne de quatorze ans, voit son destin basculer à la sortie de l'école. Avec des dizaines d'autres jeunes filles, elle est enlevée par des soldats nippons et embarquée de force à destination de la Mandchourie, où elle rejoint l'unité des « femmes de réconfort ». Déracinée et projetée dans l'enfer des maisons closes, elle trouvera néanmoins en elle l'ardeur pour lutter contre son terrible sort, animée par l'espoir fou de retrouver ses proches et par une force de caractère hors du commun.

Inspiré d'une histoire vraie, l'incroyable récit d'une femme qui éprouvera l'amour, la passion, la loyauté, de Séoul à Shanghai et de Singapour à Hiroshima.

« Impressionnant, tant au niveau de la richesse historique que du destin de Sangmi, une femme au courage et à la ténacité qui forcent le respect. »

Florine, librairie Le Phénix

Diplômée de langues orientales à l'INALCO, **Juliette Morillot** se rend depuis les années 1980 dans la péninsule coréenne. Journaliste, écrivaine et spécialiste des deux Corées, elle leur a consacré de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Le Palais de la colline aux nuages* (Plon, 1993).

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-214-0



9 782385 292140

9,90 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharleston.fr

© Presses de la Cité, 2001 et 2021 pour la présente édition.
Tous droits réservés.

Pour l'édition poche :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-214-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu
de forêts gérées durablement.

Juliette Morillot

LES ORCHIDÉES
ROUGES DE SHANGHAI

Roman

PRESSES DE LA CITÉ

PRÉFACE DE LA PRÉSENTE ÉDITION

Séoul 1995.

« J'étais une *Chōsen bbi*. Tu sais ce que c'est qu'une *Chōsen bbi* ? »

Les yeux de la vieille dame pétillent. Ses pommettes hautes et lisses malgré l'âge brillent doucement. Mun *halmeoni*¹ est marchande dans le quartier de Hoehyeon, à Séoul, dans les ruelles en contrebas de la montagne, à quelques mètres des contreforts du tunnel n° 3. Elle vend des pommes dans la rue, assise à même le sol, derrière une bassine de plastique rouge foncé, si grosse que lorsqu'elle est pleine, on ne voit plus la minuscule silhouette cachée par les fruits. Cela fait quarante ans que Mun *halmeoni* vend des pommes, parfois aussi des chewing-gums, des gants de toilette pour les bains publics, chaque jour de l'aube à la brune, été comme hiver, accroupie à

1. Mun est un nom d'emprunt ; *halmeoni*, qui signifie grand-mère, est une forme d'adresse polie et affectueuse en coréen.

la hauteur des pots d'échappement sur un trottoir de la capitale sud-coréenne. Depuis plusieurs mois, chaque soir je lui achète quelques fruits.

« *Chōsen bbi* ? Tu sais ce que c'est ? »

Ce soir pour fêter mon retour en France, Mun *halmeoni* m'a invitée dans une *pojangmacha*¹, une de ces petites tentes illuminées qui surgissent la nuit dans la capitale coréenne. On y sert à la bonne franquette des fruits de mer bouillis, des pattes de pieuvre grillées, des bâtonnets de farine de riz dans de la sauce au piment. On y boit aussi. Beaucoup. Du *soju*, sorte de vodka populaire à base de céréales. De la bière aussi. Mun aligne les verres, elle a plus de soixante ans et donc, ayant accompli un cycle de vie complet, elle peut boire beaucoup. Comme un homme.

« *Chōsen bbi* ? Tu sais ce que c'est ? *Chōsen*, tu le sais, c'est le nom japonais pour désigner la Corée. *Land of morning calm*, qu'ils disent dans les brochures touristiques. *Bbi*, tu sais ? *Molla* ? Tu ne sais pas ? *Bbi*. »

Son doigt trace un caractère chinois sur la table : -. Etymologiquement, un « trou » – sous un « corps ». Plus précisément sous un « cadavre ».

« *Bbi*, c'est vagin. Tu m'appelles *halmeoni*, grand-mère, mais tu devrais m'appeler *Chōsen bbi halmeoni*, “grand-mère vagin coréen”. C'est mon nom. C'est comme cela qu'ils m'appelaient, les soldats japonais. »

La vieille dame a bu. Beaucoup bu. La tente s'est vidée. Nous sommes seules. Mun *halmeoni* parle vite,

1. Les termes coréens ou étrangers, non explicites dans le texte ou nécessitant une explication culturelle ou historique, font l'objet d'une note dans le glossaire page 562.

se racle la gorge régulièrement et trempe vigoureusement sa patte de pieuvre dans la sauce de piment. S'irrite car j'ai du mal à comprendre le flot de paroles, entrecoupé de jurons en japonais.

« Tu ne me crois pas ? Tu ne comprends pas ? Ou peut-être que tu ne sais pas, tu es une étrangère ! »

Soudain, Mun se redresse, se lève et, d'un coup sec, ouvre les boutons-pression de sa blouse. Son buste de vieille femme, lisse et pâle comme une statuette d'ivoire, luit dans la pénombre. Sur sa peau blanche, je distingue trois ou quatre *kanji* (caractères chinois utilisés en japonais), de couleur violette, presque noirs, qui dégringolent le long de son torse, de haut en bas. Un poème ? Des insultes ? Je n'ai pas le temps de lire.

« Tailladés à la pointe du sabre », précise-t-elle.

Autour de l'aréole sombre de son sein gauche, des petits points, comme des rayons de soleil.

« Des cigarettes écrasées, précise-t-elle encore. Il y en a seize comme sur le drapeau japonais. »

Avant d'ajouter : « Nous avons été des milliers à subir cette infamie. A être violées quotidiennement. Maintenant, toi, tu vas écrire ma vie. »

De cette rencontre sont nées ces pages, adaptation libre et romancée du destin de Mun. La plupart des exemples, des histoires et des anecdotes qui les rythment sont puisés dans le souvenir de longues soirées d'entretien. Chaque fois un flot d'images, de bruits, de couleurs envahissait la pièce. « Note ! note ! Tu as bien noté ? Tu l'écriras, c'est sûr ? » Mun était insistante. Un barrage se rompait en elle. Cataclysmique. Monstrueux.

Pour mieux rendre justice à ces victimes trop longtemps oubliées par l'histoire, je suis ensuite partie à la recherche d'autres femmes de réconfort en Corée – au nord et au sud du 38^e parallèle – mais aussi en Chine, en Malaisie, en Indonésie, et aux Pays-Bas. Et, parce qu'il faut comprendre l'envers du décor, je suis allée à la rencontre d'anciens soldats japonais, à Shimonoseki, au Cambodge, aux Etats-Unis aussi où certains s'étaient réfugiés pour fuir leur passé. Toutes et tous ont parlé. Avec réticence. Avec soulagement. Avec des larmes, des rires, beaucoup d'alcool et souvent, comme un curieux leitmotiv, des mots, des phrases presque enfantins. Comme si la violence des images qui remontaient devait être compensée par un langage, des intonations puisées aux sources de l'innocence. Comme si le temps s'était arrêté avec la fin brutale de leur enfance.

Ces témoignages ont été recueillis à la fin des années 1990. A cette époque, le sujet des femmes de réconfort restait confidentiel et tabou. Il était difficile d'avoir accès à l'abondante documentation aujourd'hui disponible. Le premier à se pencher sur le sujet fut un photographe japonais, Kakō Senda, qui, intrigué par une photo de femmes traversant une rivière avec un baluchon sur la tête, commença en 1962 à faire des recherches pour le quotidien japonais *Mainichi Shimbun*. Les réticences du passé, l'impossibilité pour les Japonais d'accepter leur responsabilité eurent raison de cette première tentative de faire connaître la vérité. Il fallut attendre le courageux témoignage en 1991 à Tōkyō d'une ancienne femme de réconfort, Kim Hak-sun, qui dans la foulée engagea un procès contre l'Etat japonais, pour que soit enfin brisé le mur du silence et de la honte.

Elles furent des centaines de milliers, coréennes, chinoises mais aussi malaises, javanaises, philippines et même hollandaises et australiennes, à être arrachées à leur enfance, à leur vie, pour être enrôlées de force comme femmes de réconfort (traduction littérale du mot japonais *ianfu*), au service de l'armée nipponne. Un doux euphémisme pour « prostituées ». Piégées dans des *ianjo*, des bordels militaires implantés en territoire occupé par l'armée nipponne à la suite du massacre de Nankin en 1937, rares sont celles qui ont pu recouvrer une vie normale à la fin de la guerre.

Aujourd'hui, à l'heure où ce roman est réédité, après des années de déni, d'affronts, de demi-excuses, d'accords avortés ou escamotés, cet esclavage sexuel organisé demeure un contentieux qui empoisonne les relations nippo-coréennes. Pour le Japon, le problème a été réglé « complètement et définitivement » avec le versement d'indemnités en 1965 à l'occasion de l'accord de reprise des relations diplomatiques entre les deux pays. Les années passent et, une à une, les anciennes femmes de réconfort disparaissent, happées par la mort et l'oubli. Entre controverses académiques, déclarations révisionnistes, discours hygiénistes, suspicions de nationalisme et instrumentalisation politique ou humanitaire, le problème des femmes de réconfort, soixante-seize ans après la fin de la guerre, reste une nébuleuse qui dérange.

Mun n'a jamais voulu se faire connaître. Ni des associations coréennes fondées pour venir en aide aux anciennes esclaves sexuelles. Ni de l'administration.

Mun n'aura pas vécu assez longtemps pour voir la statue de bronze érigée en 2011 à Séoul d'une petite

filles en *hanbok* assises sur une chaise tournée vers l'ambassade du Japon, comme un éternel reproche et désormais devenue le symbole du combat des femmes de réconfort. Elle n'a jamais participé aux « manifestations du mercredi » qui depuis 1992 s'y tiennent chaque semaine à midi. Elle n'a demandé ni compassion, ni excuses, ni compensations. Juste l'oubli.

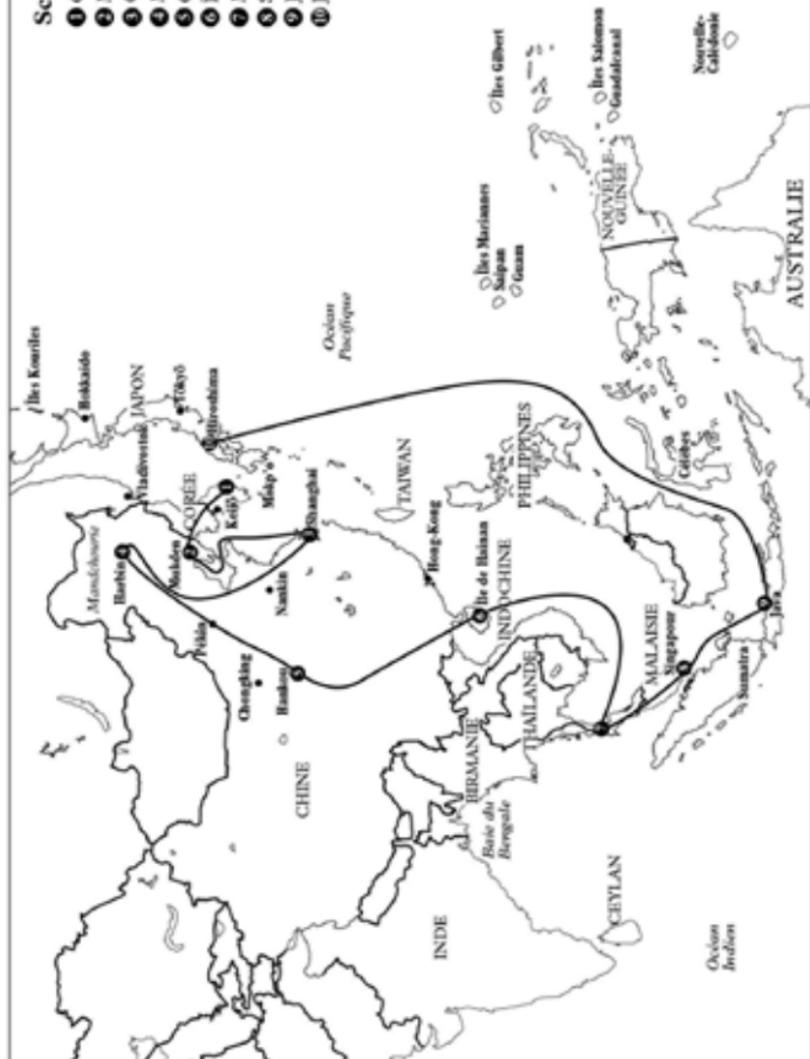
J'ai voulu comprendre pourquoi elle refusait les mains qu'on lui tendait, pourquoi elle refusait de témoigner. Elle m'a répondu : « Je me suis assez prostituée. Depuis la guerre, je ne suis jamais allée aux bains publics. Je ne veux plus me déshabiller. »

*À Mun halmeoni, ma halmeoni de
Corée, qui me confia le récit de sa vie*

À celles qui jamais ne parlèrent

Schéma du trajet

- 1 Corée (Keijsj-Mokp'o)
- 2 Mandchourie (Mukden)
- 3 Chine (Shanghai)
- 4 Mandchourie (Harbin)
- 5 Chine centrale (Hankou)
- 6 Île de Haïnan
- 7 Malaisie et Penang (Georgetown)
- 8 Singapour
- 9 Java (Batavia)
- 10 Japon (Hiroshima)



PREMIÈRE ÉPOQUE

LE RAPT

GRAND-PÈRE

Je m'appelle Kim Sangmi. Je suis coréenne. Fille d'une période noire et troublée de l'histoire de mon pays. Je naquis pendant l'année Gyehae¹, placée sous le signe du cochon, dans une famille aisée qui jamais n'avait manqué de riz ou d'argent. Des intellectuels pauvres originaires de la province du Gyeongsang du côté de ma mère. Des lettrés à l'ancienne épris de livres, de littérature et de discussions philosophiques interminables.

La famille de mon père est issue des anciennes terres royales de la région de Buyeo. Elle possède un arbre généalogique savant, fait d'unions toujours calculées pour apporter richesse et renommée à ses membres. Un clan autrefois puissant et riche, aujourd'hui ruiné, vivant sur les rares arpents de terre non dilapidés par le vice du jeu inscrit dans leur sang.

1. 1923.

Ma famille était donc le fruit de l'union de ces deux clans, les Yu et les Kim, placée sous le signe des turbulences, alliant l'eau et le feu, la droiture et la mesquinerie, la sincérité et le mensonge. L'union improbable d'une fille de patriotes à un fils de collaborateurs.

A la maison, l'atmosphère fut dès ma plus tendre enfance chargée d'une pression dramatique dont j'ignorais l'origine. Des cieux gris qui, à chaque instant, pouvaient comme dans les averses tropicales se couvrir et exploser. L'état de servitude dans lequel ma patrie était tenue, pensais-je alors, portait la responsabilité de ce climat toujours tendu, de cette menace sans cesse suspendue au-dessus de nos têtes. Car depuis le 22 août 1910, la Corée avait cessé d'exister pour devenir, dans l'indifférence des nations occidentales, une province de l'Empire japonais.

Qui se serait soucié à Paris, Londres ou New York de la tragédie que vivait ce petit pays d'Asie aux confins de la Chine et du Japon ? Le peuple coréen, exsangue après des décennies de guerre, n'avait pas eu le choix de son destin et pendant trente-cinq ans encore, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale en 1945, devait subir la cruelle domination du Japon et de son empereur, Hirohito, demi-dieu démoniaque qui ne reculerait devant aucune humiliation, aucune torture pour arriver à ses fins et créer un empire immense à la mesure de son utopie.

Mes souvenirs d'enfant ne sont qu'incertitude et questions informulées. Toute petite, je cherchais dans les yeux de ma mère une lueur qui me fit rire ou me réconfortât dans mon besoin d'amour. A force

de scruter les minuscules prunelles noires à moitié cachées par l'arc tendu des paupières, je m'imaginai que j'observais un puits, immense et profond. Je m'y abîmais, écarquillant mes yeux dans l'obscurité. Mais ma mère ne me tendait jamais la main, et la lueur disparaissait toujours plus loin, vers les ténèbres, comme la bougie sur le front d'un mineur.

Je devinais parfois à son sourire qu'elle aurait pu m'aimer. D'ailleurs il fut un temps, bref comme une éclaircie, où elle adopta les gestes de l'amour, une panoplie qui seyait à la courbe de ses lèvres et qu'elle endossait avec une douceur indifférente.

« *Aga !* Le lièvre danse dans la montagne, il court, il court ! » Ses doigts galopèrent sur ma cuisse, bondissaient et je riaais. Elle savait chanter des comptines, souffler sur mes blessures, caresser ma nuque pour m'endormir, et me préparer en pleine époque de restriction ces gâteaux au miel et aux graines de sésame qui s'effondrent tout à coup dans la bouche avec un petit souffle sucré. Mais elle ne savait m'aimer. Elle ne m'aimait pas. Et aucun camouflage, si tendre fût-il, n'aurait su me leurrer.

Cette intuition de ma petite enfance se confirma à l'âge où naissent les premiers souvenirs. A l'image de ma mère se substitua le visage de ma grand-mère, ma *halmeoni*. Emmitouflée du matin au soir dans son *cheone* de soie matelassée, je ne connaissais d'autre horizon que la nuque ridée de la vieille femme, barée d'une épingle d'argent. Par-dessus ses épaules, solidement calée sur ses reins et retenue par l'étoffe, je regardais le monde tourner autour de moi, à la manière d'un manège. A la différence qu'il me semblait que c'étaient les autres qui bougeaient et non pas moi.

J'éprouvai bientôt sur ce dos aimé un tel sentiment d'invincibilité que ma mère s'en irrita. Du jour au lendemain, elle interdit à ma pauvre *halmeoni* de me porter à califourchon. D'ailleurs, je tardais à parler. Les mots ne venaient pas. Je les entendais, je les comprenais, mais un mur invisible me séparait du monde. L'univers du silence a cela de bon qu'il n'offre pas d'appui à la colère des autres. Cette faculté à me taire et à éteindre les phrases avant qu'elles ne s'échappent est la qualité la plus précieuse que ma mère me légua.

Jusqu'à l'âge de quatre ans, je ne prononçai donc aucun son, attendant vainement que les yeux maternels ne s'ouvrent enfin et me livrent leur secret.

Ma mère ne me méprisait pas, ne me haïssait pas. Pis encore, elle s'adressait à moi poliment, sans montrer le moindre sentiment, maniant l'ordre et le compliment avec une froideur si parfaite qu'elle ne semblait mue d'aucune émotion. En elle, le froid faisait écho au feu : elle surprenait par des décisions violentes puis décourageait en refermant ses lèvres et ses yeux comme une forteresse dont on lève les ponts. Quand la rapidité de ses gestes annonçait un caractère vif et plein d'entrain, la lassitude du regard, la nuque toujours courbée dénonçaient un formidable renoncement à l'existence. Un splendide oiseau emprisonné dans une cage invisible qui, à chaque instant, aurait pu s'envoler, retrouver sa joie de vivre mais, toujours confronté aux mêmes barreaux, retombait inerte sur le sol.

Ma grand-mère, au contraire, était une femme douce et tendre qui n'avait de commun avec ma mère que l'exceptionnelle dextérité de ses mains.

Halmeoni, le soir, tissait des bijoux avec des cordeles de soie. Elle n'était qu'une jeune fille quand ses dons avaient été repérés par l'intendant du palais royal où elle avait suivi un apprentissage, entre les murs du quartier des femmes. Sa façon de parler avait changé, pris une teinte précieuse. Ses phrases se terminaient dans un gazouillis de moineau pris au piège. Elle savait teindre, tisser le fil, le nouer, le tordre, et former dans sa paume ce fouillis de cordeles multicolores qui, au dernier moment seulement, après des journées entières de travail, devient en tirant sur un fil papillon, tortue ou fleur...

A ma naissance, *halmeoni* était venue s'installer avec mes parents, laissant mon grand-père seul, à Heonni-dong, dans sa vieille demeure au toit de tuiles. L'arrangement avait surpris. Il est plus courant dans notre pays de voir les jeunes couples emménager dans la maison des anciens, plutôt que l'inverse. Je fus donc toute ma petite enfance entièrement confiée à ma *halmeoni*, une époque durant laquelle je ne la quittai jamais.

Quand mes deux frères virent le jour en 1925 et 1926, ma mère embaucha une fille de la campagne pour s'occuper d'eux. Malgré la faible différence d'âge, je ne partageais pas leurs jeux. Ils vivaient aux côtés de ma mère dans le bâtiment principal, occupant deux pièces chauffées par le sol. *Halmeoni* et moi logions dans une ancienne dépendance au fond de la cour. Un charmant petit pavillon au sol de bois ciré. Merveilleusement frais l'été, il se transformait durant les longs mois d'hiver en une véritable glacière. Je me blottissais contre ma *halmeoni*, cachant mes pieds froids entre ses jambes pour le plaisir d'entendre sa voix douce me sermonner...

Kyoko naquit tard, en 1930. Sa venue au monde fut fêtée plus que de coutume. A cette petite sœur arrivée inopinément un matin de neige, ma mémoire d'enfant a avec le temps associé mes premiers souvenirs de l'occupation japonaise. Qu'aurais-je pu comprendre, à sept ans, du sens réel de « colonisation » ? Un mot qui embrasait les adultes et provoquait de redoutables tempêtes. Pourtant, dans ma vie quotidienne, il ne se traduisait que par l'étude ardue de l'alphabet japonais.

A l'occasion du second anniversaire de Kyoko, vingt et un mois après sa conception¹, Satsuda-san, un photographe japonais ami de mon père, était venu à la maison avec un kimono à fleurs rouges enveloppé de papier de riz multicolore. Le costume miniature avait fait jaillir des cris émerveillés dans la maisonnée. Entièrement doublé de soie bleue à petits motifs géométriques, il provenait d'un des meilleurs tailleurs de Ginza à Tōkyō.

Nous avons tous posé pour deux photos : sur la première mon père, l'air rogue, bombait le torse, sanglé dans un costume occidental à rayures. Ma

1. L'âge en Corée est calculé traditionnellement en retour d'années lunaires, c'est-à-dire à partir de la conception, avec ajout d'une année supplémentaire au premier nouvel an. Ce système, selon la date de naissance, vieillit généralement de deux années par rapport à l'âge occidental. Exemple : un enfant né le 31 décembre 1991 a un an le jour de sa naissance. Deux mois plus tard, le 4 février 1992, le nouvel an lunaire, il fête l'anniversaire de ses deux ans. Kyoko, née au début de l'année 1930, a un an à sa naissance, et deux au nouvel an lunaire 1931.

mère, en robe coréenne, portait le bébé dans ses bras. Mes deux frères et moi, debout de chaque côté de nos parents, étions appuyés à une fausse colonne de plâtre fournie par le studio de photographie. Pour la seconde photo, Satsuda-san, sur les instances de mon père, s'était joint à nous. Il avait posé Kyoko vêtue de son kimono rouge dans une voiture miniature, un jouet de ses enfants prêté pour la journée. Un jouet de riche, comme jamais je n'en avais vu. Kyoko rayonnait. Et nous avons applaudi avec l'innocence de notre âge.

Vingt jours plus tard, un porteur avait déposé à la maison une épaisse enveloppe de papier marron. Les deux photos avaient été tirées en double exemplaire sur papier grené de haute qualité et encadrées à l'occidentale de baguettes torsadées or et noir. Cadeau personnel de Satsuda-san. L'excitation était à son comble. Il fut décidé que l'un des deux cadres serait offert à mon grand-père à l'occasion de la nouvelle année lunaire. Je comptai les jours jusqu'à la date prévue pour la visite.

Les après-midi à Heonni-dong avaient une saveur d'interdit. Derrière chaque parole, chaque geste de grand-père grondait la révolte. Nous habitons Séoul et non Keijō. Farouchement patriote, il nous parlait de la fondation du premier royaume de Corée par Tangun, du choix impossible de l'ourse et de la tigresse¹, et n'utilisait pour manger que

1. Référence au mythe de fondation de la Corée par Dangun, né de l'union d'un dieu et d'une ourse devenue femme après une épreuve à laquelle échoua le tigre.

des baguettes d'argent. Mais surtout, grand-père ne nous appelait que par nos prénoms coréens.

Car nous avons deux prénoms. Nos prénoms coréens d'origine et la version japonaise des caractères chinois¹ qui les composent. Pour mon plus grand plaisir d'enfant malgré l'irritation de mon père, nous redevenions pour quelques heures Sangmi, Jongsik, Yongsik et Gyeongja.

Les Japonais conseillaient aussi à notre peuple de changer ses patronymes, trop difficiles à différencier. Et quelques familles avaient fini par troquer le nom ancestral de leur clan, Park ou Li, contre Matsushita ou Fujimoto. A chacun de s'adapter aux lois ou de les circonvenir selon sa peur et ses convictions.

Mon père avait choisi de garder son nom coréen, Kim Ho-il, mais ses collègues de l'université l'appelaient Kawamoto-*san*, à la japonaise. Pour nous, ses enfants, il avait décidé une bonne fois pour toutes de ne plus employer que nos prénoms japonais : Naomi, Masaki, Hideki et Kyoko.

— Ainsi les enfants ne risquent-ils rien, répétait-il à ma mère. D'ailleurs, pour ne pas troubler les petits, mieux vaut utiliser les mêmes prénoms qu'à l'école.

1. La plupart des prénoms en Corée comme au Japon s'écrivent en caractères chinois. Seule la prononciation « à la japonaise » ou « à la coréenne » des idéogrammes diffère. Lors de l'annexion de la Corée en 1910, de nombreux Coréens avaient déjà adopté des noms japonais. La politique d'assimilation du *sōshi-kaimēi* fut imposée par ordonnance en 1939.

Ma mère ne contredisait jamais mon père. Ne sachant hausser la voix, elle acquiesçait, les épaules rentrées et les mains jointes sur le haut de ses jambes. Pourtant je lisais dans ses yeux qu'elle n'aimait pas ces noms aux sonorités violentes qui n'étaient pas ceux de notre sang. Avec une ingéniosité toute féminine, elle trouvait des compromis, « fille aînée », « mon fils chéri ».

— *Yeobo*, nous parlerons désormais japonais à la maison, décréta un jour mon père. Réserve le coréen pour tes babillages avec *Kyoko* si tu ne peux t'en empêcher. Veille aussi à ce que *Naomi* ne prenne pas de mauvaises habitudes avec son grand-père.

Ma mère avait plissé les paupières. Le choix ne dépendait pas d'elle. Mon père avait poursuivi.

— Sans les Japonais, que serions-nous ? Un pays englué dans le passé ? N'avons-nous pas un réseau de voies de chemin de fer splendide ? Une capitale digne des villes européennes avec des tramways, des bus ? Comme à Londres ou à Paris ?

Une colère froide l'avait saisi à la gorge. Mon père claqua la porte. Cachée sous les planches du *maru*, j'avais entendu le fracas de ses pas au-dessus de ma tête et remarqué la brusque mélancolie des sanglots de ma mère.

Nous arrivâmes chez grand-père en début de soirée, habillés de neuf pour l'occasion. *Halmeoni* nous avait devancés et avait préparé pour notre venue des gâteaux de farine de riz cuits à la vapeur qu'elle avait décorés de motifs de fleurs avec des pignons de pin et des feuilles d'armoise comme nous les aimions. Elle avait disposé les friandises sur un plateau de bois de ginkgo. Aussi discrète qu'une ombre, elle

l'avait recouvert de tulle pour éloigner les insectes, puis déposé à l'entrée du bureau de grand-père avant de regagner les cuisines.

Ainsi que l'exige la tradition, nous nous étions prosternés trois fois devant grand-père, front contre sol. Ma mère et mon père, à leur tour, s'étaient aplatés sur l'*ondol* jaune. La profonde révérence, chez les femmes, impose une grande souplesse. La tête doit toucher le sol tandis que les pieds sont fermement plaqués à terre et que les genoux encadrent le visage. Ainsi vue de dos, ma mère avait l'air d'une grosse fleur à peine éclosée, un bouquet de voiles rose fuchsia épanouis. Elle avait prononcé les paroles d'usage.

— Mon honoré père et grand-père de mes enfants, acceptez ce modeste présent.

La tête toujours baissée, elle avait tendu la photographie, si lourde que ses poignets tremblaient sous le poids. Grand-père souriait. Un rayon de soleil caressait les ors du cadre.

Les yeux de grand-père, soudain livide, s'arrêtèrent sur notre petit groupe immobilisé pour l'éternité dans le décor du studio de photographie. Calmement, car son grand âge ne lui permettait que des gestes d'une lenteur excessive, grand-père saisit le couvercle sculpté de dragons de sa pierre à encre. Il me sembla qu'immobile comme les serres d'un vautour dans le ciel, sa main planait pendant une éternité. Des doigts décharnés, veinés de mauve, refermés sur le froid mat de la pierre.

Ma mère n'avait pas bougé. La pierre s'était abattue sur le verre. Kyoko, en kimono rouge dans sa poussette, avait volé en éclats. Seul son visage d'enfant souriant avait été épargné. L'explosion

du cadre provoqua aussitôt chez ma petite sœur une crise de hurlements aigus, mêlés de larmes de peur. Grand-mère, affolée, apparut sur le seuil du bureau, croyant que l'enfant s'était blessée. Mais ses paupières, qui lentement se baissaient en direction des fragments éparpillés sur le sol, tirèrent de nouveau le voile du silence. Mon père s'était levé. Sans prendre congé, il avait sonné le signal du départ. Pas un mot ne fut échangé sur le chemin du retour.

La main de grand-père suspendue dans les airs, brandissant la formidable pierre à encre, m'apparut longtemps sans que je ne saisisse vraiment le sens de ce geste. Jamais je n'aurais soupçonné grand-père de ne pas éprouver d'amour pour Kyoko. Puis un matin, en me réveillant, je sus que j'avais compris. J'étais comme grand-père. Un même sang irriguait nos chairs, un même orgueil farouche nous unissait : nous appartenions au peuple coréen et n'accepterions pas la domination étrangère. Jamais, depuis ce jour, je ne portai l'habit japonais sans y avoir été contrainte.

Grand-mère mourut à la première nouvelle lune de l'année. Le jour de *jeongwol daeboreum*.

Je l'avais aidée à cuire le millet, les haricots rouges, le mil indien, les pois et le riz glutineux pour confectionner l'*ogokbap* traditionnel. Penchée au-dessus des fumées qui s'élevaient de l'énorme marmite de fonte, elle avait cherché un appui pour reprendre son souffle et finalement, s'était assise sur le pas de la porte, le visage aussi blanc et lisse que la pleine lune que nous fêtions. Trois fois, le couteau avec lequel elle épluchait les châtaignes d'eau et les noix de ginkgo était tombé de ses mains sans qu'elle

semblât s'en apercevoir, continuant mécaniquement à saisir les fruits, les jetant non pelés dans la marmite bouillante. Au cours de la journée, j'avais vu son visage se creuser et ses yeux s'enfoncer. Elle chantonnait toujours. Quand, par mégarde, j'avais renversé les pignons de pin fraîchement décortiqués, elle avait trouvé la force de me sermonner. Gonflée par la colère, sa voix dégageait un timbre humide et salé inhabituel qui me fit frissonner.

Après avoir admiré la lune, immense dans le ciel au-dessus des saules, je l'avais rejointe sous la couette. Elle avait négligé de défaire son chignon et son épingle d'argent luisait dans l'obscurité. Craignant qu'elle ne se blessât, je la retirai doucement avant de m'assoupir contre son dos, le nez dans sa nuque.

Quand je me réveillai, la lune avait disparu, engloutie par un énorme nuage noir. Le vent soufflait sur les tuiles et j'avais froid. Grand-mère ne bougeait plus. Ses doigts dans ma main craquèrent comme des baguettes de givre. La peau de ses joues céda sous mes lèvres avec un léger crissement de papier froissé. Ma *halmeoni* était morte. Je ne bougeai pas jusqu'à l'aube, lovée contre son corps glacé, tentant d'imprimer pour toujours dans la mémoire de mes sens la courbe délicate de son nez, la finesse de son cou et cette odeur de pivoines et d'encens qui avait bercé chacune de mes nuits. Quand ma mère fit irruption sur le *maru* au petit matin, inquiète du silence qui régnait dans notre pavillon, je feignis de me réveiller en sursaut. Les hurlements maternels en quelques instants emplirent le silence doré de la chambre tout à coup profanée. J'en fus aussitôt chassée avec pour mission de prévenir la maisonnée